

—Tous les dix ans, M. Ronan ; j'ai dans ma paroisse tant de pauvres filandières sans ouvrage et tant de sabotiers sans affaires, que je ne me vois pas le moyen d'augmenter ma garde-robe.

—Alors c'est une visite que vous nous faites, monsieur le curé, reprit le marchand, c'est bien de l'honneur. Ma femme, si tu allais tenir un brin de compagnie à monsieur le curé pendant que je finis la vente ici.

—Mes bons amis, aujourd'hui je ne viens pas pour vous, dit le prêtre, je viens pour Faraude Est-elle à la maison ?

—Non, monsieur, répondit Mme Ronan, elle est aux provisions. Ce matin elle n'a pu s'arranger d'une oie, et comme c'est demain Noël, il en faut une absolument, et elle est retournée au marché.

—Sera-t-elle longtemps ?

—Peut-être bien, monsieur le curé. Car elle nous a demandé à faire faire le tour du marché à Clémence, et nous l'avons laissée aller, sachant bien qu'il est bon pour notre fille d'aller quelquefois au marché pour devenir bonne ménagère.

—Certainement ; mais cela me donne à penser que je ne verrai pas Faraude, et je le regrette.

—Pas à cette heure, dit le marchand ; mais vous pourrez peut-être l'attendre ou revenir ?

—Ni l'un ni l'autre, M. le Doyen m'attend à trois heures, et un confrère m'offre une place dans sa voiture à quatre heures.

—Monsieur le curé, dit Mme Ronan, si vous retournez à la cure par la place du Martroy, ce qui ne vous allongerait pas le chemin de beaucoup, vous rencontrerez sûrement Clémence et Faraude.

—Ce que j'ai à lui dire pourrait bien nuire à son marché, madame Ronan, et j'aime mieux attendre à la semaine prochaine.

Le marchand ouvrit toute grande une tabatière de corne cerclée d'argent et, la tendant au prêtre pardessus le comptoir, il dit à demi-voix :

—Monsieur le curé, vous avez à lui parler de son frère et pas trop en bien, n'est-ce pas ?

—Pas en bien du tout, répondit le prêtre en puisant dans la tabatière. Cela va de mal en pis.

—Entendez-vous, Madelon ? dit le marchand en jetant un coup d'œil de triomphe à sa femme ; entendez-vous M. le curé, et vous rappelez-vous que je vous ai prédit ce qui arrive ?

—Je ne vois pas qu'il arrive rien encore. Ronan, répondit la matrone, et vous allez trop vite en besogne. Vous avez toujours blâmé Faraude ; mais que voulez-vous ? elle avait son idée par rapport à son petit frère.

—Dites son ambition, madame, dit vivement le prêtre ; il y a un grain d'ambition dans son acharnement à vouloir faire de son frère Mathurin un prêtre.

—Monsieur le curé, c'est mon opinion, dit le marchand qui, délivré de ses pratiques, s'appuyait commodément sur le comptoir. Voilà dix-neuf ans que Marion Rouxel est entrée à notre service, le jour même de notre mariage, et je ne me suis querellé avec elle qu'à propos de Mathurin.

Vous savez, les femmes entre elles ne se font pas faute de se faire endêver, et plus d'une fois j'ai cru que ma femme et elle s'arracherait les yeux, surtout à cause de la petite qu'on aime dans la maison avec un petit brin de jalousie ; mais, pour quant à moi, j'ai toujours trouvé Faraude une fille capable et honnête, la tête un peu près du bonnet, mais le cœur sur main.

—Moi aussi, M. Ronan, et c'est parce que j'estime beaucoup Faraude que je suis bien fâché de la voir dépenser son affection et son argent sans profit. Je n'ai pas voulu refuser de prendre Mathurin au presbytère, puisque mon vicaire proposait de l'instruire pour rien ; mais le pauvre homme est à bout de patience. Il reconnaît comme moi que Mathurin n'a aucune vocation pour le sacerdoce. Tous les jours il se montre plus emporté, plus têtue.

Pas plus tard qu'hier, il a frappé notre vieux sacristain, parce qu'il ne voulait pas lui laisser sonner les cloches. Avec cela, il n'avance pas dans ses études, et nous sommes au regret de l'avoir arraché au métier de sabotier qui est celui de son père.

—C'est la faute de Faraude, c'est la faute de Faraude, reprit énergiquement le marchand. C'est elle qui a payé les mois d'école, les livres, les cahiers et le reste. C'est elle qui a cru que l'instruction seule en ferait un bon prêtre.

—Nous ne pouvons pourtant pas lui faire un crime de ses désirs, remarqua Mme Ronan ; il est en nature de désirer un prêtre dans sa famille.

—Oui, madame ; mais encore faut-il bien choisir. La question est d'une gravité exceptionnelle dans le temps où nous vivons. Tous ces êtres misérables qui essaient de jeter le mépris sur l'Eglise de Dieu, tous ces détroqués ont été presque tous élevés par la charité de l'Eglise.

Pour moi, ne découvrant en ce jeune homme aucun germe de vertu sacerdotale, le voyant adonné à la paresse, à la bonne chair, au plaisir tel qu'il peut le rencontrer, je m'oppose formellement à ce que ses études soient continuées, et je désire qu'il quitte le presbytère au plus vite.

—Voilà une nouvelle qui va casser bras et jambes à la pauvre Faraude, dit Mme Ronan.

—Pourvu encore qu'elle ne prenne pas la question par le mauvais bout, ajouta le marchand qui était devenu songeur. Elle n'est pas de St-Cornély pour rien, et je n'ai jamais vu tête plus dure que la sienne. Nous étions bien tranquilles, n'entendant plus parler de ce vaurien ; mais la guerre va recommencer. Ne croyez pas qu'elle se rende tout de suite à vos raisons, monsieur le curé. Elle ne va pas avaler cette nouvelle comme on avale une bouchée de pain. Non, saperlotte, non.

—Aussi, mes bons amis, je vous demande de lui insinuer la chose avant qu'elle se déclare tout à fait.

Le marchand et la marchande hochèrent négativement la tête.

—Monsieur le curé, nous n'en ferons rien s'il vous plaît, dit le bonhomme ; je la connais, elle ne se rendra qu'aux raisons d'un homme qui porte surplus. Je vous le dis, sur cette question nous n'avons jamais pu nous entendre. Revenez la semaine prochaine, nous nous arrangerons à la faire rester.

—Je reviendrai, dit le prêtre en se levant, au revoir mes bons amis et bonne fête de Noël.

—Au revoir, monsieur le curé, dit Mme Ronan qui s'était levée.

Le prêtre fut reconduit jusqu'à la porte de la boutique par le marchand qui, avant de le quitter, se pencha à son oreille pour lui dire tout bas :

—Je me risquerai bien à lui dire quelque chose, ou plutôt je lancerai ma femme en avant, car je vous le répète, nous avons manqué nous arracher les yeux quand l'enfant est allé chez vous, et ce jour-là, je vous assure que son tablier ne tenait plus qu'à un cordon. Or, nous l'aimons, monsieur le curé, nous l'aimons pour sa probité, sa cuisine et surtout pour notre Clémence qui est une jolie fille qui court sur ses dix-sept ans, et que nous n'oserions pas confier à une autre domestique, vous comprenez.

—Je comprends, dit le prêtre.

—Aussi, il vaut mieux que la nouvelle arrive par vous, qui êtes un homme de Dieu ; revenez la semaine prochaine, monsieur le curé.

—Je reviendrai, dit le bon prêtre. Et il s'éloigna.

Le maître de la Quenouille de la Reine s'était nonchalamment appuyé contre sa porte.

Tout à coup il se détourna et retourna lentement à son comptoir en disant à sa femme :

—Voici Clémence et Faraude qui arrivent par la rue du Foin.

—Eh bien ! rappelle M. le curé, Ronan.

—Non, ma femme, non, je m'en garderai bien, autant vaut attendre la semaine prochaine, passer tranquillement la fête de Noël et manger l'oie cuite à point.

—Tu ne parleras pas de cette visite à Faraude ? demanda Mme Ronan.

—Non, non, à quoi bon ! Elle sait trop ce que je pense de son frère. Tu pourrais lui en dire un mot, et encore pas trop formel. L'orage viendra assez vite comme cela. Mais chut ! les voici.

—Seigneur, la belle oie ! reprit le bonhomme, il n'y a que toi, Faraude, à savoir acheter ces morceaux-là.

CHAPITRE II

La personne à qui le marchand adressait ce compliment était une paysanne d'une trentaine d'années, dont la saine et vigoureuse personne semblait n'avoir rien à démêler encore avec les outrages du temps, et qui portait son pittoresque costume avec une grâce et une désinvolture qui justifiaient le surnom qui lui avait été donné. Sa main ridée, calcinée en quelque sorte par les travaux domestiques, tenait par le cou une oie magnifique qu'elle offrait ainsi à l'admiration de son maître avant même de franchir le seuil de la boutique.

Et sur son visage ouvert rayonnait la joie qui accompagne toute heureuse capture.

—Et savez-vous qui a acheté l'oie de Noël cette

année, chez nous ? dit-elle ; savez-vous qui a fait ce marché-ci, qui est de nos meilleurs ? Eh bien ! c'est Clémence.

Et elle se détourna vers une jeune fille qui ne méritait pas la qualification de jolie que lui avait donnée son père, car elle était comme lui, boulotte de taille et laide de traits, mais qui avait comme lui aussi la bonne humeur peinte sur le visage et un petit œil roux plein de finesse.

—C'est toi qui l'as achetée, bien vrai, Clémence ? dit le bonhomme en regardant sa fille avec une franche admiration.

—Oui, mon père. J'ai dit à Faraude : Aujourd'hui, laisse-moi choisir l'oie et l'acheter. Tu verras si je m'y connais. Je ne crois pas m'être trompée sur la bête. Voyez-la, maman !

Et elle saisit l'oie et l'éleva à la hauteur du comptoir.

—C'est étonnant comme elle achète, dit Mme Ronan en regardant son mari.

—Et aussi comme elle vend. Allons, allons, notre Quenouille sera en bonnes mains quand l'heure de la retraite aura sonné.

—Clémence, va tirer ta mante et reviens un peu tenir ma place au comptoir. Il faut que j'aille au bureau de la diligence... bon ! qu'est-ce que je dis là... à la gare du chemin de fer, c'est le jour du gros ballot.

—Mais, mon père, Faraude doit me montrer à faire le far qui bourrera l'oie.

—Les fars se font le soir, j'ai toujours vu ça, n'est-ce pas Madelon ? Nous ferons ça en famille à la veillée. Il faut que tu viennes aider ta mère, ma petite.

Et, se tournant vers Faraude, il ajouta de son petit ton bonhomme :

—Faraude, n'as-tu rencontré personne le long du Courtil au marché ?

—Non, monsieur, j'avais bien espéré pourtant que quelque âme charitable m'aurait apporté des nouvelles de Mathurin.

—Il y a longtemps qu'il n'a écrit, remarqua Mme Ronan, qui avait pris son tricot pour passer le temps.

—Je ne tiens pas tant à son écriture qu'à sa bonne conduite, répondit Faraude en hochant la tête avec ennui.

Et, ouvrant une porte vitrée placée au fond du magasin, elle disparut avec l'oie et son grand panier débordant de légumes.

A peine la porte vitrée se fut-elle refermée sur elle que Clémence, qui était allée se percher sur le haut tabouret de son père, se pencha en avant et dit :

—Elle a l'air tranquille comme ça sur le compte de Mathurin, maman ; mais elle a beaucoup d'inquiétude qu'elle cache à cause de papa.

—A cause de moi, bien sûr, dit le marchand qui lissait son chapeau avec son coude avant de s'en coiffer ; tu le vois bien, Madelon, Faraude et moi ne nous entendrons jamais là-dessus puisqu'elle nous cache sa pensée.

—Mais, papa, pourquoi aussi en voulez-vous à ce pauvre Mathurin ? Pourquoi avez-vous essayé d'empêcher M. le curé du Courtil de le prendre ?

—Eh ! parce que je devine que Faraude se trompe et que ce garçon là, qui aurait peut-être fait un bon sabotier, ne sera jamais un bon prêtre.

—Cependant, mon père, il a bien voulu étudier, disant qu'il irait au séminaire et qu'il deviendrait recteur.

—Oui, comme moi, Jean-Louis Ronan, je deviendrai prêtre. Ce garçon-là, je vous le dis, femmes, sera le grand chagrin de la vie de Faraude si elle s'entête à s'occuper de lui. C'est un paresseux qui a cru que la plume était plus facile à tenir que l'outil et qui savait bien flatter les idées de sa sœur aînée en parlant du séminaire. Tous nos enfants sont comme lui maintenant, et cela me fait pitié de les voir tous à St-Cornély mépriser l'état de leur père. Le monde ne va pas mieux.

—Mais alors pourquoi ne se met-il pas à l'instruction, puisqu'il a voulu l'instruction ? demanda Mme Ronan.

—Parce que cela n'est pas si facile non plus, et parce que cela sortirait de la manière de voir de Faraude. Ce n'est pas dans sa tête dure de sabotier que l'instruction entrera toute seule, pas plus pour le latin que pour autre chose. Notre-Dame ! je suis bien plus fatigué de faire dix additions que de mesurer cent aunes de draps, et je dîne avec plus d'appétit quand j'ai roulé mes ballots que lorsque j'ai passé la matinée à écrire mes fabriques.